



Le relevé de la statue de Jean Bart inaugurée en 1845, œuvre de David d'Angers.

Jean Bart ou les figures du mythe et de la réalité

Alain Cabantous
docteur en histoire
Paris (F)

L'évidente popularité protéiforme dont jouit le nom de Jean Bart non seulement dans sa ville natale mais en France et même au-delà ne peut manquer d'interpeller l'historien. Comment, en effet, naquit la fortune de ce patronyme, dans quel contexte et à partir de quel phénomène historique a pris corps cette fabuleuse saga progressivement enrichie d'épisodes héroïques chargés de symboles? Une telle étude, par sa complexité, mériterait beaucoup mieux qu'un simple article. C'est pourquoi on s'attachera, plus modestement ici, à cerner d'abord le rôle de Bart dans l'épisode de la course en cette fin du XVII^{ème} siècle, puis on tentera de percevoir la genèse de la légende pour en dégager sa signification et sa place dans l'édification de l'histoire nationale française au XIX^{ème} siècle.

Jean Bart et l'histoire.

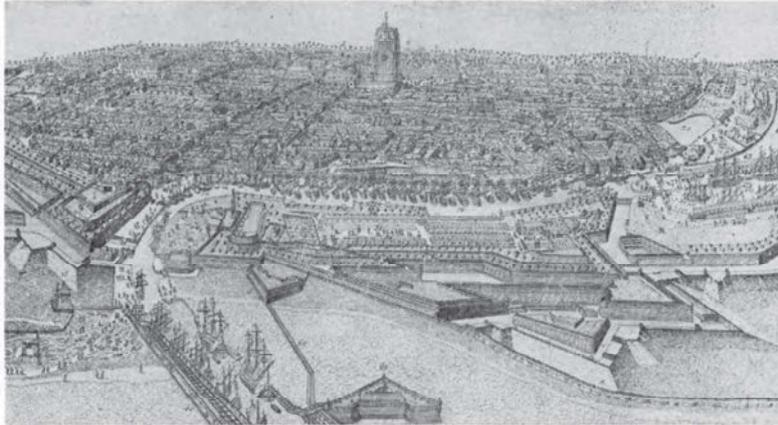
Toute l'activité militaire de Bart doit être placée à la conjonction de deux événements essentiels: l'achat de Dunkerque en 1662 et l'intensification de la guerre de course.

Le passage de Dunkerque sous la tutelle française faisait désormais de ce port un des grands points stratégiques du Royaume. Ce site, progressivement fortifié par Vauban après 1678, allait cependant devenir, en dépit de son arsenal et de ses bassins, moins un grand havre d'escadre à l'image de Brest ou de Rochefort qu'une base essentielle de la course

(1). Cette substitution fonctionnelle s'effectua à la fois sous l'influence d'une forte tradition locale - «le fameux nid de capres» - et par la volonté graduellement affirmée par le pouvoir de laisser l'initiative de la guerre maritime aux corsaires au détriment de la Royale. L'intérêt accru pour la course se manifesta singulièrement au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Depuis 1691, les grandes rencontres de ligne s'étaient soldées par un bilan peu encourageant illustré tant par la victoire stérile de Bézévières (1690) que par la défaite moralement redoutable de la Hougue (1692) qui interdisait l'occupation de l'Irlande et la restauration des Stuart. Devant l'impossibilité immédiate de détruire les flottes ennemies, et de soutenir financièrement une guerre continentale, Vauban, en qualité de lieutenant général de la Marine, proposa d'abord au roi dans son «Mémoire des dépenses de guerre» (août 1693) d'abaisser le nombre des vaisseaux de ligne de quatre-vingt-dix à quarante-cinq ou cinquante unités au plus (2): «nous ne sommes pas assez forts en mer, argumentait-il, pour pouvoir par le seul moyen des vaisseaux conserver nos côtes et empêcher les descentes sans nos troupes de terre». Puis, en novembre 1695 dans son «Mémoire concernant la caprerie» (3), il développa sa démonstration en estimant que la poursuite de leur commerce maritime permettrait aux Anglais et surtout aux Hollandais de financer en grande partie les frais de guerre de l'ensemble de la Ligue et qu'en conséquence la victoire passait par l'anéantissement des ressources de l'adversaire, donc, avant tout par l'attaque de son trafic maritime au moyen de la course: «ce ne peut donc être que par (elle) qui est une guerre de mer subtile et dérobée dont les coups seront d'autant plus à craindre pour eux qu'ils vont droit à leur couper le nerf de la guerre» (4). S'il n'est point ici question de disputer du bien fondé du raisonnement de l'auteur de la «Dîme royale», force est de constater que l'encouragement officiel à cette forme de combat répondait d'abord à la recherche d'un profit immédiat destiné à enrichir les armateurs et à pallier la régression du commerce français durant cette époque. Car, en tout état de cause, la course ne pouvait demeurer qu'un objectif de second ordre qui n'em-

pêcherait pas, en définitive, l'Angleterre de garder le véritable contrôle des mers (5). C'est sous l'influence de cet ensemble de données que l'on doit restituer l'action de Jean Bart.

Certes, le marin n'avait pas attendu les encouragements de Seignelay puis de Pontchartrain pour embarquer. Par atavisme, la course restait l'activité privilégiée des Bart, bon nombre d'ascendants directs ayant servi de cette manière. Après un séjour initiatique auprès de Ruyter, Jean s'illustra à son tour brillamment au sein de la caprerie dunkerquoise pendant le conflit contre les Provinces-Unies en capturant plus de quatre-vingt navires et en livrant une dizaine de combats (6), dont un, en mars 1676 qui l'opposa à une flottille de huit béléandres hollandaises escortées de trois vaisseaux de guerre. L'importance de ses prises fut telle que l'intendant Hubert, dressant la liste des trente-trois capitaines de capres dunkerquois, ne tarit pas d'éloges sur Bart, premier cité (7). La guerre de la Ligue d'Augsbourg lui permettra de faire montre à nouveau de ces capacités. Toutefois, ce conflit constitue un tournant dans sa carrière. Pendant les deux premières années et avec des fortunes diverses - il fut prisonnier en 1689 -, Bart poursuit son activité traditionnelle: la guerre d'escadre prévaut encore. Mais la décision de créer à Dunkerque une «escadre du Nord» en mai 1691, escadre qu'on lui confie (8), puis la défaite de la Hougue vont modifier la nature des opérations maritimes du Dunkerquois. Désormais il ne chasse plus les bâtiments marchands isolés, il s'attaque aux plus grands convois (en novembre 1692 prise de 20 navires, en juin 1696, prise de 80 bateaux hollandais) (9); surtout il se voit confier par le souverain des missions de la plus haute importance. Lors de la difficile période des années 1693-'94, il dut assurer la protection des convois de blé en provenance du Nord (novembre 1693, juin et décembre 1694). Il eut aussi en septembre 1697 le délicat privilège de mener le prince de Conti en Pologne. Bart, promu chef d'escadre, cessait de tourmenter les busses harengnières pour donner sa mesure dans ses actions de haute volée. Pourtant, quelle qu'ait été la diversité des opérations entreprises, toutes lui permettaient - et les



Dunkerque, désormais française, est fortifiée par Vauban et devient une place de première importance dans la stratégie navale du Royaume.

rapports de prise l'attestent - d'exploiter l'étendue de sa capacité de navigateur. Disons-le d'emblée, Bart demeure un grand marin de la mer du Nord, moins peut-être par son origine géographique que par son expérience réelle des eaux septentrionales. La connaissance parfaite de la topographie maritime dangereuse de la rade de Dunkerque lui permit de forcer le blocus anglais à plusieurs reprises (novembre 1694, mai 1696, septembre 1697). De même, familiarisé très tôt avec les courants et les vents dominants, il sut les utiliser au mieux au cours de ses missions comme le reconnaît en janvier 1695 l'intendant de la marine de la ville: «tout autre officier ... qui n'auroit pas autant de connaissance de cette mer ne se seroit point encore si bien tiré d'affaire». Jointe à ses qualités de manœuvrier, cette intimité avec le milieu lui facilitait la tâche lorsqu'il s'agissait de se dérober au piège de l'ennemi. Voyez, par exemple, cet extrait du rapport de Vigier, écrivain à son bord, qui relate l'échappée du capitaine après la victoire et l'arraisonnement d'une flotte de quatre-vingts voiles et cinq vaisseaux entre Texel et Dogger en juin 1696: «dès que les ennemis s'aperçurent que nous brûlions leurs vaisseaux, ils firent servir et recommencèrent à chasser sur nous à toutes voiles

mais monsieur Bart et toute son escadre resta toujours en panne, jusqu'à ce qu'il vit les quatre vaisseaux consumés, ensuite il fit servir portant au ouest-sud-ouest avec ses deux huniers seulement et se relira ainsi devant les ennemis qui avaient toutes leurs voiles dehors. Je ne prendrai pas le soin Mgr de vous manquer plus fortement la fierté de cette manœuvre» (9). Sans insister outre mesure sur son sens du courage même rapporté par le partial Forbin, on remarquera que l'ensemble de ces capacités, rapidement évoquées, s'exprimèrent uniquement dans la guerre de course. En dépit de ses titres officiels (capitaine de vaisseau, chef d'escadre), Jean Bart demeura un corsaire. N'utilisant jamais que de petites escadres de trois à sept unités formées de navires légers, peu armés (10), il suivit en cela la tradition de la caprerie nordique dont la pratique exigeait plus de vitesse et de maniabilité que de canonnade et par là même l'abordage resta sa tactique privilégiée. Seul peut-être l'affrontement qui amena la grande prise du convoi des Provinces-Unies en juin 1696 pourrait s'assimiler à une bataille rangée plus classique avec ses trois longues heures de combat. Et cette image spécifique d'un Jean Bart capre-de-la-mer-du-Nord paraît s'être imposée assez tôt à Versailles. Par exemple lorsqu'il fut incorporé avec sa suite à l'escadre de Tourville en juin 1690, sa mission ne consistait pas à s'intégrer dans la ligne de bataille mais plutôt à agir comme une éventuelle force d'appoint.

En définitive, la course fut le seul mode de combat qui lui permit de tirer partie de ses remarquables qualités mais parallèlement, par son exclusive, elle empêcha peut-être les possibilités du Dunkerquois de s'exprimer dans d'autres domaines. Un doute subsistera toujours quant à l'efficacité d'un Bart commandant une grande escadre au cours des longues et difficiles rencontres en lignes. Jean Bart grand marin omniscient par excellence ou (seulement) corsaire de génie? L'histoire et les hommes ont d'abord retenu l'un et l'autre aspects en les confondant. Toutefois, il reste à découvrir pourquoi, même si ses exploits apportent un élément de réponse, quand et comment son nom, et lui seul à Dunkerque, fut porté à l'admiration séculaire des foules.

La lente émergence du mythe.

Lorsque l'on tente de préciser et de dater la naissance de la gloire de Bart au travers des publications, des cérémonies et autres évocations publiques, on s'aperçoit d'abord que son souvenir, du moins officiellement, s'est rapidement estompé après sa mort (1702). On doit attendre pratiquement l'extrême fin du XVIII^{ème} siècle pour que les premiers éléments tangibles de la réminiscence se manifestent.

La longue et difficile émergence de la renommée et de la légende tient d'abord à la personne de Jean Bart, ce dernier n'ayant pas laissé, à l'inverse de Duguay-Trouin ou Forbin, de mémoires capables de le rappeler plus facilement à la postérité. En outre le corsaire provençal contribua par son récit à minimiser les actions de son compagnon de guerre flamand et même à le ridiculiser aux yeux des générations futures, le présentant tel «un ours grossier et analphabète» (11). Enfin, aucun polémiste anglais ou hollandais ne ternit l'image posthume du Dunkerquois en échafaudant une légende noire provocatrice capable par contraste de susciter une légende dorée. Mais l'édification du mythe fut grandement freinée par la conjoncture du siècle des Lumières doublement défavorable à la course et aux héros guerriers. D'un point de vue stratégique, l'action des corsaires se ralentit singulièrement après 1715; la rentabilité très discutée de cette forme de combat et le renforcement de la marine de guerre française contribuèrent à son déclin, puis à sa suppression officielle par la Convention en mai 1791, en dépit d'une courte reprise les années suivantes. C'est aussi sur le plan moral que les coups lui furent portés. Déjà Valin dans son «commentaire de l'Ordonnance de 1681» fustigeait: «de prétendus philosophes qui la désapprouvent. Selon eux, ce n'est pas ainsi qu'il faut servir l'Etat et le prince et le profit qui en revient aux particuliers est illicite ou du moins honteux. Mais ce n'est là qu'une langage de mauvais citoyens qui sous le masque imposant d'une fausse sagesse et d'une conscience artificiellement délicate cherchent à donner le change en voilant le motif secret qui cause leur indifférence pour le bien et l'avantage de l'Etat»

(12). Et de fait, plusieurs écrivains du XVIII^{ème} siècle, Mably, Galiani, Franklin, considérant la course comme une piraterie officialisée, en demandèrent l'interdiction (13). Conjointement, la littérature des Lumières rejeta violemment le «héros» et le genre épique, les hommes de plume refusant notamment d'accorder aux hommes de guerre une dimension particulière et a contrario soulignant chez eux la domination des tendances destructrices et sanguinaires. Signe des temps, la grande Encyclopédie se contente de consacrer quelques lignes à l'article «héros», substantif que Voltaire ignore dans son Dictionnaire philosophique. Rejetant tour à tour la course d'ailleurs moribonde et les grands militaires, l'esprit du siècle ne pouvait guère encourager la pérennité du souvenir d'un Jean Bart «héros de la caprerie». A l'exception de la courte période révolutionnaire dont on reparlera, il fallut attendre la Restauration et surtout la Monarchie de juillet pour constater un complet renversement de tendance. L'essor du mouvement romantique, en mettant en valeur l'existence héroïque, à un moment où l'idéal bourgeois s'est substitué à l'époque napoléonienne, suscita la recherche de la gloire passée. En outre, l'exaltation des vertus patriotiques progressivement ressurgies puis exacerbées à partir des années 1830-'40 stimula le recours aux figures de dimension nationale: la France du XIX^{ème} siècle se composant une galerie de pères fondateurs d'abord auréolés par la puissance de l'épée. Ajoutons enfin qu'Aboukir et Trafalgar oubliés, la marine reconquit droit de cité dans l'esprit public après 1820-1830. Sous l'impulsion de Delalande et Dupetit-Thouard, la flotte française connut un essor indéniable participant directement à des opérations militaires importantes (14). Par la suite, le Second Empire et la III^{ème} République naissante utilisèrent largement la marine et ses officiers dans les conquêtes coloniales en particulier. Ce regain d'intérêt pour les choses de la mer se manifeste d'ailleurs par la publication d'une vaste production consacrée à la mer autour des années 1850: histoires, recueils de lois, dictionnaires (15). En opposition radicale avec la période précédente, le XIX^{ème} siècle français, en privilégiant la quête des grands hommes, en réhabilitant la flotte, favorisait la nais-



Grande colère de Jean Bart à la Porte de Tuileries. Jean Bart saisi par la Révolution qui exalte le héros populaire au franc-parler et aux idées généreuses.

sance d'une légende de Jean Bart. Mais le contexte seul ne peut servir d'explication exclusive. Le mythe du héros, pour perdurer, a besoin d'être entretenu et diffusé.

La propagation et la notoriété de cette saga héroïque doivent beaucoup, dans un premier temps, à la tradition orale qui a nourri et amplifié le support historique. Durant toute l'époque hostile du XVIIIème siècle, le souvenir du marin, au moins à Dunkerque, s'est maintenu avant tout grâce à la communication verbale ainsi que le suggère le comte Roger, député de la ville, lors de la fête de 1845: «le nom de Jean-Bart, c'est pour ainsi dire le premier mot que vous ayez appris à prononcer, celui dont vous bercez vos enfants» (16). Mais la parole seule est incapable s'assurer longtemps le développement de l'histoire à une dimension régionale puis nationale. Cette dimension nécessite alors un relais livresque et spectaculaire. A cet égard, l'étude des dates et lieux d'édition des ouvrages rédigés sur Bart jusqu'en 1870 est révélatrice (17). Elle montre clairement que des 23 livres qui lui sont consacrés, 70 % sont postérieurs à 1830 (18).

Pourtant, dans un premier temps, la production litté-

raire fut à la fois modeste et tardive. Ne fallut-il pas 1780 pour que paraisse sa première biographie, œuvre d'A. Richer? Ce travail pionnier possède un double intérêt. Il relate des faits non pas extraits d'archives mais transcrits à partir d'indications et d'anecdotes recueillies auprès du petit-fils du corsaire pour la plupart. En ce sens, il se présente comme la reproduction tangible de la tradition orale locale (19). En outre, l'œuvre de Richer rééditée au moins douze fois jusqu'en 1880 (20) devenant pour beaucoup l'unique référence, sert de canevas à bon nombre de publications ultérieures. Ces répétitions fidèles et zélées des erreurs sublimées contribuèrent d'autant plus à l'enracinement de la légende que la majorité des livres sont publiés ou réédités par les soins des maisons parisiennes; la suprématie de la capitale apparaissant comme le gage possible d'une diffusion nationale. La modeste participation de Dunkerque, qui dans le même temps imprime seulement trois ouvrages, illustre en partie le peu d'intérêt que la ville manifestait officiellement vis à vis de celui qui allait devenir un symbole. Ce long silence de la cité au XVIII^{ème} siècle, dû selon Richer à l'ingratitude des habitants (21), fut d'abord timidement rompu sous l'Empire, avec l'inauguration en 1802 et 1806 de deux bustes du marin. En fait, seule la fête, expression collective à la fois éphémère et durable, permit vraiment de populariser et de pérenniser l'image du héros. Les Dunkerquois organisèrent d'abord une cavalcade sous le signe de Jean Bart en 1824 (22), mais on retiendra surtout la grande manifestation festive des 7 et 8 septembre 1845 (23). Participant au vaste mouvement d'érection statuaire qui secoua la France des villes et des bourgs, fières de célébrer la Nation par l'intermédiaire d'un illustre enfant, Dunkerque inaugura au cœur de la cité une statue œuvre de David d'Angers «d'un grand style et d'une grande fierté de tournure», symbolique exemplaire d'une imagination romantique qui lui confère «une expression exagérée» (24). En s'assurant la venue de nombreuses délégations d'autres provinces, la participation de plusieurs détachements militaires et la présence des autorités politiques, cette immense réunion de 30.000 personnes, ponctuée d'hymnes et de discours, consacrait déjà

pleinement Bart au sein du panthéon national. Mais cette fête prenait surtout l'aspect de la réparation d'un outrage fait à la mémoire du héros, elle scellait enfin la fidélité recouvrée entre le corsaire et sa ville longtemps oublieuse, elle réalisait même le rassemblement homogène de la population entière par-delà l'âge, le sexe, la condition sociale: «chacun y concourut selon ses moyens, l'ouvrier et l'homme riche, le vieillard et l'enfant, la femme du peuple comme les grandes dames» (25). Ces retrouvailles revêtirent alors l'aspect d'une véritable résurrection dans la mémoire populaire: «Après la découverte de la statue, un bruit plus fort se fit entendre, plein, vigoureux et comme poussé par une seule voix, le peuple venait de retrouver haleine; il revoyait son héros vivant, il l'avait reconnu, c'était bien Jean Bart qui était là» (26). En honorant un des leurs, les Dunkerquois s'affirmaient en tant que communauté même éphémère et se grandissaient auréolés d'une gloire enfin publique qu'ils partageaient. L'assimilation de la ville au marin devenait totale, enthousiaste et durable; désormais ils ne feraient plus qu'un pour l'histoire et pour les héritiers (27).

Si donc Dunkerque assure tardivement mais définitivement la gloire de Jean Bart, la mythologie du héros n'a pas attendu le milieu du XIX^{ème} siècle pour se forger. L'absence d'ouvrages sérieux pendant près d'un siècle et demi (28) a laissé une vacuité documentaire que la tradition orale, le livre de Richer, puis les œuvres de ses pâles épigones comblèrent en partie non sans provoquer d'importantes distorsions historiques largement entretenues par la suite. En réalité, si certaines péripéties de la saga relèvent du merveilleux ou d'un imaginaire qui assure toujours la victoire de la vertu, d'autres répondent davantage aux besoins de l'histoire immédiate. Comme on le constatera, la déformation ou la lourde complaisance des auteurs pour certains traits du caractère du corsaire ne sont pas des attitudes innocentes mais s'inscrivent bien souvent dans le contexte politique ou international du moment.

De l'histoire au mythe.

Simultanément à ces tendances conjoncturelles, la mise en

valeur de certains épisodes plus ou moins fantaisistes de la vie du personnage répond à des nécessités fondamentales. Il s'agit de faire un sort aux insinuations injurieuses de Forbin contre cet «ours»; pour cela on rappellera, en les modifiant, des faits simples mais hautement et clairement significatifs pour être didactiques et morales; enfin les récits, poèmes ou articles de journaux du XIX^{ème} siècle qui consacrent Jean Bart montrent ainsi que ce corsaire, que la mentalité populaire séparait mal du flibustier, voire du pirate, était capable d'actions nobles et exemplaires.

Malgré l'appartenance de la famille Bart à la bourgeoisie maritime de la ville dont certains membres «étaient honorablement placés parmi les hauts fonctionnaires et armateurs du temps» (29), Jean accaparé par la légende fut surtout présenté comme un authentique fils du peuple. Cette vision quasi unanime des origines sociales du marin revêt une double signification. Pour les uns, les versificateurs Fontemoing ou Dasenbergh, par exemple, c'est le peuple, dépositaire de la souveraineté politique depuis 1789 et 1830 qui est célébré à travers l'illustre navigateur. Pour d'autres, tel le maire de la ville s'écriant en 1845: «ce héros plébéien, dépourvu de naissance, de fortune, d'instruction» (30), il s'agit de mettre en lumière la clairvoyance généreuse de la monarchie qui, distinguant la vertu guerrière d'un roturier, l'intègre parmi la «race nobiliaire» et permet de le consacrer en dépit des obstacles économiques et culturels.

Pourtant, ce que l'on souhaitait souligner à travers les évocations constamment ressassées regarde bien plus exaltation des qualités morales que l'éclat des aptitudes militaires. Contentons-nous d'aborder les plus marquantes. Richer, avant tous les autres, insiste sur la droiture de Bart, sur «son absence de bassesse» et de trahison. Certes, il emploie la surprise mais ignore la félonie. A ce sujet, l'anecdote lancée par P. Chevalier, relatant son affrontement victorieux dans le port de Bergen avec un capitaine anglais qui l'avait provoqué pour l'attirer dans un guet-apens, est la plus souvent citée et semble-t-il la plus populaire. Malgré sa véracité douteuse, elle est encore relatée dans le *Nord-Maritime* du 22 octobre 1900



Image d'Épinal et édification morale: Jean Bart père dénaturé ou pédagogue d'un sublime sang-froid?

pour illustrer la commémoration du 250ème anniversaire de sa naissance. L'auteur de l'article, le cdt Chambon justifie ainsi la teneur de sa chronique: «quelques unes de ces actions sont tellement extraordinaires qu'elles paraissent tenir de la légende!». C'est aussi cet épisode que retint G. Bruno, l'auteur du «Tour de France par deux enfants» (1877), pour rappeler la vie du marin.

Le mépris de la mort apparaît à son tour comme un des thèmes les plus rebattus de la légende dorée du Dunkerquois. Cependant, il s'agit moins de sa propre mort, sentiment au demeurant véridique et assez commun chez les corsaires, que de celle de son entourage. Qui ne connaît la gravure mille fois reproduite de son fils apeuré, attaché au grand mât durant un combat? Après avoir rapporté l'anecdote avec beaucoup de romanesque, E. Sue, dans son épilogue, exprime assez bien ce sentiment partagé entre la réprobation et l'admiration, éprouvé par la bonne société louis-philipparde: «en l'analysant de sangfroid, la résolution qui prit J. Bart en cette occurrence semble à la fois folle, effrayante, sublime et surtout empreinte de ce sauvage orgueil de ce féroce amour-propre de l'homme brave qui aime mieux voir son fils mort que lâche» (31)... Et de louer en fin de compte la grandeur du sacrifice et l'efficacité de la leçon. Cette superbe vis-à-vis de l'exis-

tence d'autrui n'épargne personne, pas même les grands du Royaume. Ne révèle-t-il pas au prince de Conti, lors de l'expédition de 1697, sa détermination à sacrifier hommes et matériel plutôt que de se rendre (32)? Cette attitude, probablement très exagérée vis-à-vis d'un proche du souverain, aide à découvrir un autre trait de la psychologie héroïque. Rapporté par Forbin, comme preuve de la rusticité de Bart, reprise différemment par Sue, Koenig ou Augeron, son comportement face au roi et à sa noblesse devait suggérer son dédain total vis-à-vis de l'artificielle étiquette au nom de la simplicité des rapports entretenus à bord, symbole peut-être d'un certain égalitarisme: la gloire des armes valant bien celle de la naissance (33). A Versailles, ne bouscule-t-il pas les courtisans curieux de connaître la façon dont il avait réussi à forcer le blocus ennemi? Mais ce sont ses prétendues relations avec le souverain qui reflètent le mieux ce comportement. Bart, seule personne autorisée à fumer son brûle-gueule dans l'antichambre royale, répondit sans ambages au monarque qui, en 1697, le nommait chef d'escadre: «Sire, vous avez bien fait». Une pareille liberté de parole et d'indépendance devant le «Grand Roi», semble pourtant en totale contradiction avec les témoignages que l'on possède par ailleurs. Son respect militaire de la hiérarchie, le ton modeste et respectueux de ses lettres aux ministres autant que les silences de Dangeau ou Saint-Simon, pourtant redoutables observateurs de la Cour, suffirent à réfuter de telles fables (34).

Enfin, le choix de Jean Bart comme symbole de Dunkerque et de sa tradition historique est bien représentatif des valeurs essentielles dont on voulut parer le héros. De tous les grands corsaires dunkerquois qui se succédèrent du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, probablement aussi hardis et fins navigateurs, la désignation de Bart répond d'abord à des considérations historiques évidentes: il reste le dernier capre de la ville. Ses illustres successeurs ne sont pas flamands (Saint-Pol, Forbin, Thurot, Castagnier) et en outre, ultime descendant d'une longue lignée de corsaires, on célèbre par son intermédiaire tous ceux qui furent unis à lui par le sang (Michel et Jean Jacobsen, Gaspard et Cornil Bart). Mais la motivation essentielle

réside, semble-t-il, dans la fidélité qu'il symbolise: cet attachement indestructible à sa ville, seul point de départ, ou peu s'en faut, de ses campagnes, et à son «pays» (35). Ce loyalisme de Bart envers la France devenait en ce XX^{ème} siècle nationaliste une valeur fondamentale. On se remémore alors à loisir, pour y discerner un signe évident de son patriotisme (36), son retour à Dunkerque en 1672 en dépit d'intéressantes sollicitations néerlandaises. A ce sujet, disons plus prudemment qu'il servit, certes sans défaillances, moins le royaume que le roi. Ainsi, à partir de faits réels ou imaginaires s'est peu à peu forgée la psychologie héroïque de Jean Bart. Auréole de bien de vertus militaires et domestiques, il pouvait alors prétendre à l'immortalité.

Cependant, l'intégration de Bart au panthéon de l'Histoire passait aussi par de nécessaires références mythologiques. D'une part, la force de ses exploits en fit pour bon nombre d'écrivains un successeur patenté des «viris illustribus» gréco-latins. Emule de Prométhée, nouveau Jason en quête de l'indispensable blé, semblable à Manlius ou à Hannibal, les parallèles prestigieux ne manquent pas (37). D'autre part, ses actions toujours exemplaires restaient si fortement ancrées dans les esprits que la seule évocation de son nom continuait d'effrayer l'ennemi et son spectre de hanter encore les rivages de la mer du Nord plus d'un siècle après sa mort: «A Wenduine, dans les huttes habitées par les pêcheuses de grenade, ces bonnes femmes racontent aux étrangers qu'il leur est arrivé plus d'une fois de voir la nuit errer sur les flots un navire en feu. Elles disent que ce vaisseau est celui que montait Jean Bart, l'illustre marin, lorsqu'il combattait ses ennemis et que cette apparition est son ombre qui parcourt le théâtre de ses anciens exploits. Elles prétendent que ce fantôme est parfaitement reconnaissable car l'ombre de sa forte stature est dessinée par les flammes du navire qui serpentent et ondoient autour d'elle» (38). Associée aux analogies de la mythologie classique citées plus haut, cette nouvelle version du »Fliegende Holländer» faisait de Bart un héros à la fois méditerranéen et nordique.

Mais si l'Histoire a consacré le corsaire, c'est aussi pour s'y

référer, pour l'utiliser au gré des nécessités nationales (39). Dès le début de la Révolution de 1789, le marin directement issu du monde sans-culotte vit son nom associé étroitement aux articles et pamphlets diffusés par Hébert («Je m'en fous ou pensées de J. Bart sur les affaires de l'Etat», «Je m'en fous et contrefous par le frère Jean»...) et dont les titres (40) confirmèrent pour longtemps l'origine obscure du Dunkerquois, son langage cru et ses attitudes mal dégrossies. Pourtant, c'est au cours de la Monarchie de Juillet que l'on réserva au mythe l'usage le plus révélateur; époque où l'anglophobie des populations trouvait dans les victoires de Bart une compensation aux déboires français. En effet, beaucoup voyaient dans la politique extérieure de Louis-Philippe une série de reculs face à l'hégémonie britannique. Successivement les crises égyptiennes, la rivalité coloniale au Maroc et dans le Pacifique alimentèrent un sentiment nationaliste mal dissimulé par l'entente cordiale (41). Durant toutes ces années, divers ouvrages rappelèrent, comme un modèle, l'action militaire de Bart. Si certains plumitifs se souvenaient, comblés, du temps où il domptait l'Anglais (C. Pieters, 1845), d'autres, tel ce journaliste de «La Dunkerquoise», caressant des rêves grandioses, n'hésitèrent pas à associer les missions providentielles de Jeanne d'Arc et du marin: «Comme la jeune fille de Vaucouleurs qui eut la force de chasser l'Anglais de France, il reçut le rayon divin» (42). Mais surtout plusieurs auteurs tentaient de tirer des succès de Bart une morale ou une leçon pour leur temps. Chevalier voyait dans l'épisode imaginaire de Bergen une expression évidente de la nature profondément antagoniste des deux nations: «Ainsi l'intrépidité vainquit la ruse et l'Angleterre reçut de la France une leçon de loyauté que n'a pas été la seule» (43). Clara Fillieul, au terme de l'étude qu'elle lui consacra en 1843, écrivait à son tour: «Ah, quand pourrons-nous entendre de pareils cris de victoire partager une si noble ivresse et venger ainsi les insultes faites à nos couleurs nationales» (44).

Cependant, avec le milieu du siècle, l'ennemi héréditaire d'Outre-Rhin se substitua à celui d'Outre-Manche au moins officiellement (44 bis) et les revanchards n'allèrent pas jus-

qu'à adapter la légende en opposant leur héros à d'hypothétiques adversaires germaniques (45). Raison pour laquelle, au cours des difficiles relations franco-allemandes, on invoqua davantage le personnage du corsaire non comme un germanophobe exemplaire mais plutôt une lointaine référence. L'examen de plusieurs proclamations et discours datés de septembre 1870 montre bien l'effacement sensible de l'image du héros vengeur. Seuls quelques communiqués du Conseil municipal ou le bref courrier des lecteurs de l'«Autorité» exhortent les habitants à la lutte et au courage patriotique au nom de l'illustre ascendance «en dignes fils de Jean Bart» (46). Par la suite, au temps de la III^{ème} République, la presse locale n'associe plus la figure légendaire aux grandes tensions qui menacent la paix. L'affaire Schœbelé, les crises marocaines et même Fachoda, autant d'événements où il serait malaisé de l'intégrer avec profit (47). Pourtant, les victoires de la France demeurent encore les siennes. C'est ainsi qu'au lendemain de l'armistice du 11 novembre 1918: «La foule remplie d'ardeur partit place Jean Bart et exécuta les sonneries devant la statue du grand marin. Anglais et Américains poussèrent de vigoureux hurrahs en l'honneur du héros dunkerquois» (48).

Aujourd'hui, l'image la plus communément répandue du grand marin dunkerquois doit donc beaucoup aux apports d'une légende qui s'est surtout forgée au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Les œuvres et manifestations qu'il inspira pendant des époques passionnément patriotes sublimèrent complètement le personnage. Seuls ou presque finirent par émerger des épisodes biographiques qui résultent surtout de l'imagination généreuse des laudateurs. Et chaque année encore au temps du Carnaval, lorsque le soir de la fête, les participants chantent l'hymne à Jean Bart, un genou à terre, ils ne sacrifient pas seulement à la tradition. Par ce geste, ils renouvellent, dans le climat de 1845, à la fois l'aventure de la course et l'alliance de la cité et du corsaire mais ils contribuent aussi, en mêlant confusément l'histoire et la légende, à faire de Jean Bart une figure authentique de la culture populaire.

Notes:

- (1) Tourville, avant de livrer la bataille de Beveziers avait appareillé de Dunkerque en juin 1690.
- (2) Vauban, *Oisivetés - Tome 2* (édition 1842-45), p. 225 à 260. Voir aussi J. Meyer, *La seconde guerre de Cent Ans, dans Dix siècles d'histoire Franco-Britannique*, Paris, 1979.
- (3) Vauban, *op. cit.*, p. 157-166.
- (4) Vauban, *op. cit.*, p. 161.
- (5) H.E. Jenkins, *Histoire de la marine française*, Paris, 1978 (cf. p. 104 et 119) et J. Meyer, *La course, romantisme, exutoire social et réalité économique* (Annales de Bretagne, juin 1971).
- (6) A. de Wismes, *J. Bart et la guerre de course*, Paris, 1965 et H. Malo, *Les corsaires dunkerquois et Jean-Bart*, Paris, 1925, voir surtout le Tome 2, chapitre 5.
- (7) *Archives nationales* (A.N.), B3, Marine 15, fol. 166 et sv.
- (8) Escadre composée de sept bâtiments, Bart commandait l'Alcyon cf. de Wismes, *op. cit.*, p. 104-105 et A.N., B2, Marine 76, fol. 182, 307; A.N., B2, Marine 78, fol. 844, 899, 999, 1052.
- (9) Lettre de Vergier cité par de Wismes, *op. cit.*, p. 91 et sv.
- (10) En 1673: «Le roi David», 2 canons; 1675: «La Royale», 8 canons; 1676: «La Palme», 24 canons; 1689: «Le Jeux», 28 canons; 1694: «La Fortune», 50 canons; 1696: «Le Maure», 54 canons; ±1693: «D'Alcyon», 30 canons.
- (11) Cl. comte Forbin, *Mémoires rédigés d'après ses notes par S. Reboulet*, Amsterdam, 1729.
- (12) R.J. Valin, *Commentaire de l'ordonnance de 1681*, La Rochelle, 1760, p. 213/4.
- (13) De Wismes, *op. cit.*, p. 193.
- (14) La prise d'Alger, la bataille de Navarin, l'expédition du Tage, la bataille de St. Jean d'Ulloa. Sur les limites de ce tesson, cf. J. Vidalenc, *Sur la marine française au temps de la Monarchie de Juillet*, R.N.E.S., 1969.
- (15) Par exemple les histoires de la marine française d'E. Sue (1830), de L. Guérin (1845), de Lemercier (1850), de Ribelle (1860); la collection «des anciennes lois maritimes» de Pardessus (1839), les dictionnaires de Willaumez (1831), de Jal (1848).
- (16) Arch. municipales de Dunkerque, *La Dunkerquoise*, journal, 9 septembre 1845.
- (17) Après cette date, les publications concernant Bart connurent une inflation élevée. A ce jour, près de 200 titres ont été consacrés au marin et l'ensemble mériterait une étude approfondie.
- (18) Outre ces 23 ouvrages, on doit joindre 22 rééditions dont 90 % sont postérieures à 1830. Il convient d'ajouter aussi quatre pièces de théâtre.
- (19) A. Richer, *Histoire de Jean-Bart, chef d'escadre sous Louis XIV*, Amsterdam, 1780. J'exclus ici les quelques pages que Faulconnier a consacrées au marin dans son «Histoire de Dunkerque» (Bruges, 1730).
- (20) Cf. le *Catalogue de l'Histoire de France*, tome XI, Bibliothèque nationale, Paris.
- (21) Richer, *op. cit.*, p. 102, repris par Jourdan de Seulle: «Ode à Jean-Bart», Dunkerque, 1852, p. 15.
- (22) M. Clément-Hémery, *Fêtes civiles et religieuses du département du Nord*, Paris, 1845.
- (23) Cette date a été peut-être choisie pour commémorer le 150ème anniversaire du bombardement de Dunkerque ou l'anniversaire de sa première récompense par Louis XIV (8 septembre 1676) ou encore l'anniversaire du départ de l'expédition de Dantzig (6-7 septembre 1697), à moins que les édiles aient attendu le retour des flottilles islandaises.
- (24) A. Lebleu, *J. Bart, son influence, son époque*, Société Dunkerquoise, t. XV (1869-1870), page 155 et Vanderest, *Histoire de Jean-Bart*, Paris, 1841, p. 21.
- (25) Arch. municipales de Dunkerque série moderne: P. 50, procès verbaux des fêtes.
- (26) A.M. Dkque, P. 50.
- (27) Pour s'en tenir au XIXè siècle, disons que la ville organisa en l'honneur du marin un concours de poésie en 1878, qu'elle fêta l'anniversaire de la bataille du Texel (1896) mais que le bicentenaire de l'anniversaire de sa mort (avril 1902) coïncident avec une élection législative passa presque inaperçu.
- (28) Voir les deux ouvrages cités de Vanderest et Lebleu qui veulent dénoncer «les farces ridicules dignes tout au plus d'un historien de champ de foire, d'un goujat de taverne» (Vanderest, p. 137-139) mais qui malgré leur sérieux restent encore prisonniers des récits légendaires.
- (29) Cf. Lebleu, *op. cit.*, p. 155 - note 2; les articles de A. Lesmaries, *J. Bart et sa fortune*, Société Dunkerquoise, 1926-1930 et de H. Malo, *Les origines de J. Bart*, *Revue Historique*, 1914, enfin l'ouvrage de L. Guérin, *Histoire de la marine française*, T. IV, p. 227 et sv.
- (30) Journal *La Dunkerquoise*; la même idée se trouve dans le procès-verbal officiel (A.M. Dkque P. 50): «sorti obecur des range du peuple». Forbin en avait déjà fait «un simple pêcheur».
- (31) E. Sue, *op. cit.*, T. IV, livre IV, ch. 7, p. 281. Dans le même sens justifiant l'exaltation: P. Larousse, *Grande Encyclopédie*, T. 2, p. 272-273 (1867) et abbé Laurent, *Jean Bart chef d'escadre*, Paris, 1868, p. 17.
- (32) Cf. Doissy de Villargenes, *Vie des guerriers, Jean Bart* (1819), p. 241 et L.E. Poirier, *Eloge de J. Bart*, Dkque, (1807), p. 15-16.
- (33) F. Koenig, *Jean-Bart* (Tours, 1868), p. 172, Augeron, *J. Bart célèbre navigateur*

(Limoges, 1869). Cette indépendance d'esprit se manifesta aussi dans le sens où Bart, dans la marine, désira toujours rester son propre maître (cf. Lebleu, *op. cit.*, et Lalandelle, *Histoire de Duguay-Trouin*).

(34) Cf. Vanderoest, *op. cit.*, p. 139-140 et E. Sue, *op. cit.*, p. 296 à 308.

(35) Lebleu, *op. cit.*, p. 150.

(36) Lebleu, p. 157; Fillieul de Pétigny, *Histoire de J. Bart* (Paris, 1843), p. 72; Jourdan, *op. cit.*, p. 6.

(37) Jourdan, p. 12 et 14; Fillieul de Pétigny, p. 32; Augeron, *op. cit.*, p. 7; Koenig, *op. cit.*, p. 57-59 et 121.

(38) L. Debaecker, *Mémoires de la Société Dunckerquoise*, 1853, p. 380.

(39) Le cas, particulièrement intéressant, de Jeanne d'Arc vient d'être étudié par C. Ribera-Pervillé dans la revue *L'Histoire*, no. 15, septembre 1979, p. 58-67.

(40) Cf. H. Malo, *Jean-Bart*, p. 224 et sv.

(41) P. Renouvin, *Les relations internationales*, Paris, tome V: le XIX^{ème} siècle, en particulier chapitres 6 et 9.

(42) Journal *La Dunckerquoise*, août 1844.

(43) P. Chevalier, cité par L. Haffner, *J. Bart et la marine de son temps*, Paris, 1956, p. 154.

(44) Fillieul de Pétigny, *op. cit.*, p. 71.

(44bis) Sur l'anglophobie tardive de certains milieux maritimes français à la fin du XIX^{ème} siècle, cf. J. Bromley, *La seconde guerre de Cent Ans*, *op. cit.*, p. 179.

(45) Tâche d'autant plus ingrate que certains auteurs (Sue, Laurent) pensaient qu'une branche de la famille aurait été d'origine allemande.

(46) Une étude plus fine à travers la presse locale, pourtant mutilée, permettrait peut-être de saisir comment s'estompe progressivement la référence au héros.

(47) Aucune allusion à Bart durant la crise de Fachoda (cf. le *Nord maritime* entre le 20 septembre et le 10 octobre 1898). Toutes les colonnes de presse étant remplies par le développement de l'«Affaire» Dreyfus.

(48) Le *Nord Maritime*, 13 novembre 1918: Dunkerque en fête.

Samenvatting:

Om de legende van Jean Bart te begrijpen, moeten we ze zien in de tijd waarin ze ontstond. Tot op het einde van de 18e eeuw was Bart, officieel althans, uit de belangstelling verdwenen. De verlichting hield niet van oorlogshelden en avonturiers; bovendien had Bart geen memoires nagelaten, en Forbin had hem „een plumpe boer en analfabeet” genoemd. Met de Restauratie en de Juli-monarchie keert het tij: patriottisme en nieuwe belangstelling voor de scheepvaart werken de legende-vorming in de hand. Vanaf 1830 verschijnen hoe langer hoe meer boeken over de Duinkerke piraat; meestal verwerken ze de gegevens uit de eerste biografie van Bart door Richer, verschenen in 1780. Feesten, huldigingen en borstbeelden van Bart volgen elkaar nu op.

Het volk scheidt altijd een gesimplificeerde voorstelling van een held. De Franse revolutie maakte van Bart een authentieke man van het volk, een volksheld, ofschoon hij door zijn afkomst meer tot de maritieme bourgeoisie behoorde. De markantste trekken van Jean Bart zijn morele recht-schapenheid en onkreukbare trouw. Dat blijkt vooral uit de fictieve strijd die Bart leverde tegen een onbetrouwbare Engelse kapitein in de haven van Bergen. Barts verachting voor de dood, ook voor die van anderen, zijn familiale omgang met hovelingen en met de koning, leveren het bewijs dat wapenglorie niet onder behoefte te doen voor adellijke afstamming. Bart is ten slotte ook een symbool geworden van de onverbreekbare trouw aan zijn stad en aan het Franse koninkrijk. In tijden van patriottisme, nationalisme, koloniale wedijver en militair revanchisme maakten sommige geschiedschrijvers dankbaar gebruik en misbruik van de legendarische Bart. Hébert en de „Père Duchesne” verheerlijken zijn vrijmoedige taal en zijn misprijzen voor de aristocratische etiquette: de piraat vertoont zich in dat milieu niet in kniebroek en rookt in het gezelschap van Lodewijk XIV. De schrijvers van de jaren 1840 vinden in Bart een uitstekend aangrijpingspunt om hun anglofobie te spuien. Wat later dreigt echter het gevaar voor Frankrijk niet meer van over het Kanaal, maar van over de Rijn. Jean Bart raakt officieel weer op de achtergrond, maar het volk heeft hem niet vergeten.